Communication de l'évêché d'Agen

La *Semaine catholique* d'Agen publie le communiqué suivant :

Aux catholiques du diocèse qui font partie de l' « Action Française »

Mes chers diocésains,

Plusieurs d'entre vous m'ont écrit pour protester de leur attachement à la doctrine catholique. Ils ajoutent que jamais les dirigeants de l'*Action Française* ne leur ont enseigné les erreurs signalées par S. Em. le cardinal archevêque de Bordeaux.

Je comprends facilement votre émotion : elle est vive et profonde. Qu'elle ne vous empêche pas, je vous en conjure, de voir la vérité.

La vérité, c'est que le Souverain Pontife est intervenu en un langage trop clair pour que le moindre doute sur sa pensée vous soit permis.

Or, quand le Pape parle, même si son infaillibilité n'est pas en cause, les catholiques ont le devoir de se soumettre sans réserve. Se dire fils obéissants de l'Eglise et rejeter comme injustifiées les affirmations du Saint-Père, c'est manquer de logique. Ou bien on se soumet, ou bien on se révolte ; pas de milieu entre ces deux attitudes.

Il n'est pas possible, mes chers diocésains, que vous donniez un démenti à vos convictions de catholiques. Jusqu'à présent la foi a été votre lumière, le principe de votre force dans les luttes de la vie, votre consolation aux heures de l'épreuve, votre honneur le plus pur. Demeurez, quoi qu'il arrive, ce que vous vous faites gloire d'avoir toujours été.

Le sacrifice que le Pape vous demande vous procurera une paix très douce ; croyez-le bien, loin de vous amoindrir, il vous honorera grandement.

Il serait d'ailleurs inutile de le nier, les textes accusateurs existent ; on les trouve dans certains ouvrages signés par vos chefs les plus éminents et les plus écoutés.

Ces livres, a-t-on dit, n'appartiennent pas à l'école de l'*Action Française* ; ils sont peu connus ou même totalement ignorés dans vos groupes. Mais pourquoi ont-ils été édités ? Pourquoi l'un d'eux a-t-il paru de nouveau en 1920 ? Leurs auteurs ne les auraient point composés s'ils n'avaient voulu les faire lire. C'est l'évidence. Et comment ne pas craindre que des admirateurs enthousiastes — et ils sont nombreux surtout parmi les jeunes — subissent l'influence de pareilles doctrines ?

Le Pape s'occupe de la politique dans la mesure des rapports de celle-ci avec la morale. Là se borne l'action de son magistère. Ainsi vous conservez une large liberté. Continuez donc, si vous le voulez, à défendre vos opinions royalistes ; usez, pour le triomphe de vos idées, de votre journal et de toutes les ressources de la publicité moderne. Seule la pensée philosophique de vos maîtres est déclarée incompatible avec la doctrine de l'Eglise. Le Pape est l'interprète de cette doctrine : il vous reste de vous incliner devant ses droits et ses devoirs. Ne parlez donc ni d'informations défectueuses, ni de précipitation, ni de complaisance pour vos adversaires politiques. L'union entre les catholiques est nécessaire, elle ne sera jamais effective si le Chef de l'Eglise ne peut compter sur l'esprit de discipline de ses troupes.

C'est avec confiance, chers diocésains, que je vous adresse mon appel et que je vous offre l'assurance très sincère de mon paternel dévouement en Notre-Seigneur.

Agen, le 27 septembre 1926.

† CHARLES-PAUL,
évêque d'Agen.

Relisons la lettre du Pape

Le Pape a recommandé aux pèlerins français de relire sa lettre. M. Maurras presse ses lecteurs de relire ses œuvres. Pour les catholiques, les deux occupations sont d'importance très inégale et d'inégal profit.

Il importe au suprême degré de bien comprendre la pensée du Pape, sans l'exagérer, sans la diminuer en rien. C'est assez facile avec un peu de bonne volonté.

« La vérité, dit Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen, dans la lettre citée plus haut, c'est que le Souverain Pontife est intervenu en un langage trop clair pour que le moindre doute sur sa pensée vous soit permis. »

Il n'est pas aussi aisé de pénétrer la pensée assez hermétique de M. Maurras. La difficulté de son vocabulaire ne facilite point la tâche des critiques.

Au reste, M. Maurras en convient lui-même : « Toute citation est nécessairement incomplète à moins de transcrire point par point des *in-octavo*. » (Ch. Maurras. L'*Action Française* du 1er octobre 1901, p. 578.)

Et le petit jeu des citations tourne court très vite quand on lit des recensions comme celle-ci de la plume de M. Bainville, si je ne me trompe. Il s'agit d'*Antinéa* dont le « titre mystérieux » (je cite M. Bainville et j'ajoute) était complété par ce sous-titre plus clair : *Promenades païennes*.

« Si, dans cet ouvrage où il use du mode lyrique aussi souvent que de l'analyse, M. Charles Maurras n'apparaît plus comme le théoricien de l'*Enquête sur la monarchie*, ceux de ses aînés qui ont suivi ses campagnes pour toutes les causes nationales, et notamment pour les lettres françaises, savent bien que les thèses philosophiques et esthétiques d'*Antinéa* forment le fondement même de sa politique. »

Alors ? (L'*Action Française* du 1er novembre 1901, p. 752.) Quelle que soit l'importance personnelle que cette discussion un peu subtile a pour M. Maurras, et le plaisir qu'il peut y prendre, *le vrai débat n'est pas là*. La discussion peut se poursuivre ailleurs qu'au journal, dans les cercles littéraires et les Académies, elle ne gardera qu'un intérêt spéculatif, elle confrontera les opinions des exégètes subtils de la pensée maurrassienne, elle ne sera jamais terminée.

Mais il ne s'agit point ici d'opinions ni de disputes d'écoles. Une crise religieuse est ouverte, il faut qu'elle soit rapidement dénouée. Il s'agit de centaines de consciences catholiques mises soudain en face d'un grand et douloureux devoir. Le débat est au fond des âmes.

Le Pape a élevé la voix, il a parlé à ses fils *catholiques*, il les a mis en garde. Il convient de laisser le père en présence de ses enfants.

Que leur dit-il ? Des propos familiers comme il s'en tient au foyer entre la mère et les enfants.

— Mes enfants, vous revenez de l'école laïque, que vous a-t-on appris ?

— Mère, le maître a parlé de toi.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il a dit que tu n'avais pas le droit de nous donner des gifles.

— Comment ?...

Et la brave femme s'en va trouver l'instituteur, et l'explication commence, interminable, sur ce que le maître a dit et ce que les enfants en ont retenu.

L'*Action Française* n'est pas une école, c'est un parti. Ou plutôt, comme M. Maurras en convient, c'est un parti qui est une école. « Nous n'apprenons pas le catéchisme chez Maurras », entend-on parfois. Il ne manquerait plus que cela ! Mais peut-être l'oubliez-vous un peu. Mettons que Maurras ne vous enseigne ni les préceptes de Machiavel ni le culte d'Aphrodite.

Mais à l'*Action Française*, Maurras agit, *et il n'agit pas seul*. Il y a là une action politique qu'on peut dire, *en gros*, dirigée, à tout le moins inspirée par Maurras.

Eh bien, l'Eglise condamne précisément cette action politique, non pas pour toutes les décisions pratiques qui sont mises à exécution et qui constituent le programme politique du parti, mais pour les déviations morales et doctrinales que cette action entraîne. C'est un grave danger, dit le Pape :

« Votre Eminence signale de fait un danger d'autant plus grave, dans le cas présent, qu'il touche plus ou moins directement et sans qu'il y paraisse toujours, à la foi et à la morale catholique. Il pourrait insensiblement faire dévier le véritable esprit catholique, la ferveur et la piété de la jeunesse, et, dans les écrits comme dans les paroles, offenser la délicatesse de sa pureté, en un mot abaisser la perfection de la pratique chrétienne et plus encore de l'apostolat de la véritable action catholique à laquelle tous les fidèles, les jeunes gens surtout, sont appelés à collaborer activement pour l'extension et l'affermissement du règne de Jésus-Christ dans les individus, dans les familles, dans la société.

» Votre Eminence énumère et condamne avec raison (dans des publications non seulement d'ancienne date) des manifestations d'un nouveau système... En substance, il y a dans ces manifestations des traces d'une renaissance du paganisme à laquelle se rattache le naturalisme que ces auteurs ont puisé (inconsciemment, croyons-nous), comme tant de leurs contemporains, dans l'enseignement public de cette école moderne et laïque, empoisonneuse de la jeunesse, qu'eux-mêmes combattent souvent si ardemment. »

« Ces manifestations... » Il en est de bien des sortes. Il y a les livres de Maurras *entre autres*. On peut mesurer, à doses peut-être un peu massives, et leur « paganisme » et leur « amoralisme », mais *là n'est plus la question*. Il ne s'agit pas de Maurras, l'écrivain politique, il s'agit du Comité directeur de l'*Action Française* et de tout ce que ce Comité imprime ou fait imprimer, décide, entreprend, inspire, propage, rayonne à travers le pays. C'est dans cette « action française » vivante et agissante qu'il y a du paganisme ; ce n'est pas seulement dans les *livres* de Maurras, que bien des catholiques d'*Action Française* n'ont peut-être jamais lus. Bref, il s'agit de savoir ce que le Comité directeur de l'*Action Française* fait des catholiques qui s'abandonnent à son influence. Eh bien ! le Pape le déclare, il y a danger que ces catholiques n'aventurent leur catholicisme dans une « renaissance du paganisme ».

A cela, toutes les explications, éclaircissements, collations de Maurras ne changeront rien. Je suppose que le Pape sait ce qu'est le christianisme et ce qu'est le paganisme, et s'il trouve du « paganisme » dans les « manifestations » des dirigeants de l'*Action Française*, et chez leurs partisans, il a bien le droit de le leur signaler et de leur dire d'y faire attention. C'est un père qui trouve que, décidément, ses grands garçons ne marchent pas droit et qui les en avertit.

Pour parler plus précisément, Maurras a proposé un contrat aux catholiques. L'*Action Française* est née de ce contrat :

« Ou l'auteur — quelle utile précaution que cet « auteur » ! — vise les membres de l'*Action Française* qui sont agnostiques en théorie et en pratique : alors sa qualification ne dit rien. Ou bien il vise parmi nous, les catholiques : alors il leur fait un reproche imaginaire, car, dans la convention et dans le programme de notre politique religieuse, ils sont partie contractante en tant que catholiques croyants et pratiquants, ils n'ont donc absolument rien d'agnostique, ni en pratique ni en théorie. » (Ch. Maurras, *Action Française* du 28 septembre 1926.)

Je conçois que M. Maurras ait tenu à contracter avec cette espèce de catholiques absolument irréprochables à tous points de vue. Mais il ne dépendait pas de lui qu'ils le fussent *alors*, au moment où la convention se conclut, comme il ne dépend pas de lui qu'ils le soient encore *aujourd'hui*. Voit M. Maurras sait-il que ses cocontractants « n'ont absolument rien d'agnostique en pratique ni en théorie » ? C'est à Rome qu'il devrait s'en informer. Il n'y a que là qu'on peut le lui dire d'une manière définitive.

Voilà quelque vingt-cinq ans que l'alliance entre M. Maurras et les catholiques d'*Action Française* opère sous nos yeux au grand jour de la vie publique. Après tout, elle aurait pu fonctionner à la satisfaction des deux parties. Ce n'est pas la faute de M. Maurras s'il en est autrement. Lui, est resté ce qu'il était : un homme sans la foi, un allié un peu étrange, mais qui se présentait en allié. Non, ce n'est pas la faute de Maurras si les catholiques d'*Action Française* n'ont pas nettoyé sa politique de son vieux fond païen, s'ils ne l'ont pas intégrée dans une doctrine et une action politiques bien à eux, fidèle à l'Evangile, vraiment catholique ; s'ils se sont laissé manœuvrer par lui, s'ils ont acclamé — sans réserves — une doctrine politique contre laquelle l'Eglise les met aujourd'hui en garde, s'ils se sont laissé entraîner à des déviations fâcheuses et que l'Eglise ne peut approuver sans renoncer à « ces rapports nécessaires du dogme et de la morale catholiques avec la politique, laquelle est logiquement subordonnée à la morale ».

Bref, la partie contractante, je veux dire *l'Eglise*, présente partout où un catholique agit, la partie contractante n'est pas satisfaite du contrat. Des catholiques ont apporté à Maurras, en toute confiance, leurs ressources de toute espèce. Ils en ont reçu cette déviation « païenne », « naturaliste », « laïque », que le Pape leur signale et qui risque de déformer en eux l'image du Christ qu'ils tiennent de leur Mère l'Eglise.

De tout cela, l'Eglise est juge et seule juge. Les intéressés eux-mêmes ne sont pas en situation de diagnostiquer leur mal. Et s'ils trouvent des directeurs de conscience pour les rassurer, il est clair que, si ces directeurs ne les ont pas prévenus *avant*, ils sont peu indiqués pour les prémunir *après*. Il faut qu'ils s'abandonnent au médecin paternel qui leur tend le remède amer.

M. Maurras ne saisit pas tout cela et on ne lui reproche pas d'ignorer qu'un catholique doit reproduire dans toutes ses démarches et jusque dans sa politique la divine image du Crucifié. On reproche seulement aux catholiques d'*Action Française* de l'avoir oublié.

Aussi, le dialogue ne se poursuit-il pas, ne doit-il pas se poursuivre entre M. Maurras et le Pape, mais entre les catholiques d'*Action Française* et le Père des fidèles.

Le 9 septembre 1926, *dans le même numéro*, l'*Action Française* publiait sa propre réponse au cardinal Andrieu et celle du Pape.

« Votre Eminence, disait le Pape, énumère et condamne avec raison des *manifestations* (dans des publications non seulement d'ancienne date) d'un nouveau système... »

« Notre stupeur devant ces griefs, répondait l'*Action Française* au *cardinal*, ne peut être exprimée : ils sont la contradiction précise, rigoureuse, absolue de nos *convictions* les plus sacrées... »

« Pour savoir ce que *pensent* en commun « les dirigeants de l'*Action Française* », est-il juste d'aller rechercher tel ou tel *livre* de jeunesse écrit par l'un d'eux ?... »

Manifestement, les deux réponses ne concordent pas. Le Pape ne soupçonne pas les *convictions* des dirigeants de l'*Action Française*, il ne dit rien de ce qu'ils *pensent*. Le Pape voit un danger dans les *manifestations* de ce mouvement. Il ne s'agit pas de *livres de jeunesse*, il s'agit de *publications non seulement d'ancienne date*.

Tandis que dans les paroisses, les œuvres, les Séminaires, dans les salons, dans la rue, les catholiques en s'abordant parlent de ce douloureux cas de conscience posé d'un bout du pays à l'autre devant les âmes qui ont mis leur confiance dans l'*Action Française* et ses Comités, et que le Pape avise solennellement d'un « grave danger », les catholiques du Comité directeur de l'*Action Française* se taisent.

Dans ce silence angoissant, M. Maurras élève la voix : « Je n'ai pas voulu dire, explique-t-il... »

C'est une diversion.

La question n'est plus de savoir si, c'est par le *paganisme de Maurras* que l'*Action Française* a été contaminée. C'est un point d'histoire sans importance désormais. Maurras est-il païen ? Il vous répondra là-dessus le oui et le non avec un brio incomparable. Et même avec M. Maurras païen toute collaboration politique n'est pas interdite sur tous les points. Le Pape lui-même l'indique.

Mais la question se pose si, à l'*Action Française*, les *catholiques* ont été — plus ou moins consciemment — infectés de *paganisme par* M. Maurras *et d'autres*, membres du Comité directeur, leurs agents en province, dans des publications de toutes sortes.

A cette question, le Pape répond solennellement et sa réponse vise à la fois les dirigeants de l'*Action Française* et leurs partisans, les meneurs et les menés.

Pour les premiers, le Pape juge « qu'il y a dans ces manifestations des traces d'une renaissance du paganisme ».

Pour les seconds, le Pape les avertit « d'un danger d'autant plus grave qu'il touche plus ou moins directement et sans qu'il le paraisse toujours, à la foi et à la morale catholique ».

La question est tranchée pour les fidèles. Au reste, cela ne fait aucun doute, pour quiconque n'est pas lui-même affecté.

C'est pourquoi, sûr ce point précis, M. Maurras n'a pas la parole.

La parole est aux catholiques d'*Action Française*. On savait qu'ils étaient « les catholiques du *Syllabus* », et le Pape les loue dans sa lettre de leur ardeur contre le laïcisme. A eux de démontrer par leurs paroles, par leurs actes, par toute leur attitude dans le pays qu'ils sont aussi les catholiques de l'Encyclique *Ubi arcano Dei* et de la lettre du 5 septembre 1926.

PIERRE STRADA.

La Chine contemporaine

La Chine est le pays de la petite industrie. Elle en est restée à la formule de l'atelier familial, au travail individuel. La grande industrie est représentée par des maisons étrangères et des capitaux étrangers ou sino-étrangers. Cette situation tient à plusieurs causes. D'abord, la méfiance du Chinois qui le retient de placer ses fonds dans une entreprise industrielle de grande envergure ; il préfère se livrer à la banque, c'est-à-dire au prêt. Les capitalistes indigènes trouvent ce travail de l'argent plus rémunérateur (33 %) et moins aléatoire que le placement à terme lointain dans une affaire industrielle.

Une autre cause, c'est l'inaptitude générale des Chinois à l'administration d'une Société financière. Dès que le travail individuel cesse pour faire place au groupement, à la Société anonyme, c'est le désordre qui règne, le gaspillage des fonds, et l'affaire confiée aux seules mains des Chinois ne tarde pas à péricliter. Le pays manque donc de chefs d'entreprise et d'administrateurs financiers.

De plus, alors même qu'ils reconnaissent la supériorité des méthodes européennes ou américaines, les Chinois n'achètent le matériel étranger qu'à contre-cœur.

Ils font venir, du Japon surtout, un rudiment d'outillage à bas prix, négligeant les machines plus coûteuses, mais d'un rendement supérieur ; aussi, peut-on dire que la grande industrie chinoise est encore inexistante, ou bien, comme l'écrivait un Chinois, « la plus arriérée de toutes les industries du monde ».

Par contre, la petite industrie est prospère, et on en trouve trace sur tout le territoire : encres de Chine du Ngai-Houei et du Sseu-Tchouan ; toiles de Hou-Pei ; laques, meubles éventails, objets d'ivoire de Canton ; tuiles vernissées du Hou-Nan ; papiers, teintures, briques de toutes les provinces.

Le type de l'industrie locale chinoise est celle de la céramique et de la soie.

Des ouvrages chinois, traduits en français, ont fait connaître à nos spécialistes l'art séculaire de la céramique pratiqué par ce peuple. Ces poteries sont recherchées à cause du fini de leur travail et de la richesse de leurs coloris. La province du Kiang-Si a conservé, à travers les siècles, ses traditions et ses fabriques de porcelaines ; cependant les produits actuels sont inférieurs à ceux qui ont fait sa réputation.

La soie, autre vieille industrie chinoise, est aujourd'hui très concurrencée par l'étranger. Cela tient à l'indifférence des Chinois pour les procédés de fabrication modernes ; ils manquent de variété dans les couleurs et surtout dans les dessins. Aussi la Chine exporte-t-elle beaucoup plus de soie brute que de soie fabriquée, d'où une grosse perte pour le pays, attendu que le produit fini a une plus grande valeur que le produit brut. Les soieries les plus appréciées sont celles de Nankin, Hang-Tchéou, de Sou-Tchéou, de Canton.

Les industries modernes comprennent, tout d'abord, les entreprises officielles : fabriques de monnaies d'argent et de billon, arsenaux, usines électriques. Les autres industries importantes sont presque toutes aux mains des étrangers ; elles comprennent des usines de briques et de ciment, des filatures de soie et de coton, des distilleries, des usines pour l'éclairage électrique, des tanneries, des huileries, des savonneries, des manufactures de papier, de bougie, d'allumettes, de tabac, des chantiers de constructions navales et des bâtiments.

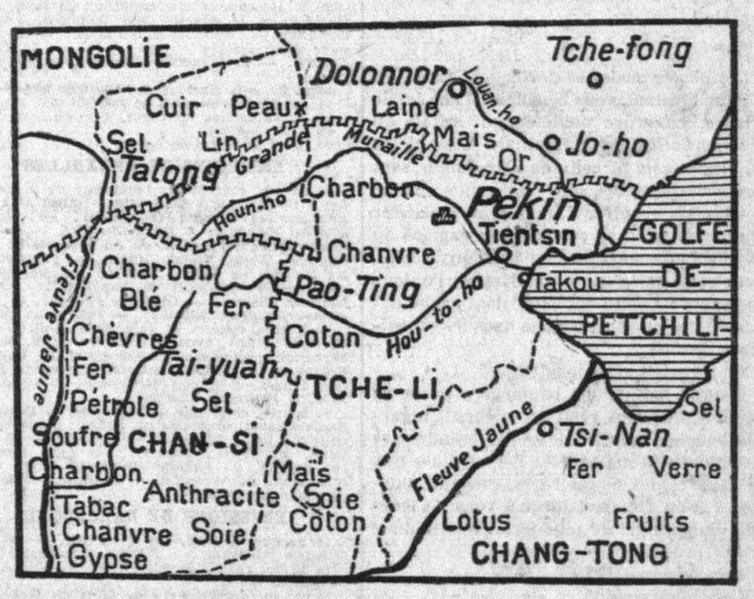
Toutes ces industries se développent très rapidement, mais l'industrie du coton est celle qui a pris la plus large extension dans l'époque contemporaine.

La Chine possède un sous-sol très riche ; pendant longtemps les produits miniers demeurèrent inconnus, ou bien inexploités. Aujourd'hui, grâce aux convoitises des étrangers, les Chinois ont appris à connaître la valeur des richesses naturelles que renferme leur sol.

Les principales ressources minières de la Chine sont : le charbon, le fer et le cuivre. Viennent ensuite le zinc, l'étain, l'or, l'argent, l'antimoine, le mercure, le soufre, le phosphate, le pétrole, le sel, etc.

Le vrai centre minier est constitué par la province du Chan-Si, car c'est là que se trouvent en abondance les gisements de charbon et de fer ; le Hou-Nan, le Sseu-Tchéouan, le Kouei-Tchéou, le Tchéli, le Chan-Tong, le Chen-Si, le Kouang-Tong et le Yunnan renferment d'importants gisements de houille. On a estimé à 30 milliards de tonnes la houille en réserve dans les bassins des provinces de Yunnan, Kouei-Tchéou et Kouang-Si, sans compter la Mandchourie. Pour donner une idée de la richesse des gisements du Chan-Si, on a dit que la production de cette province suffirait à alimenter le monde en charbon pendant plusieurs centaines d'années.

Le peuple chinois est un peuple essentiellement agricole, 85 pour 100 de la population travaillent la terre avec la patience et la ténacité qui caractérisent le paysan chinois. Patient, il doit l'être pour cultiver son champ au moyen d'instruments rudimentaires et d'engrais insuffisants. Tenace, il ne se laisse rebuter par aucune catastrophe, telles que ces inondations périodiques qui anéantissent les récoltes et amènent la famine. Cet amour de la terre, cette ardeur à travailler, l'agriculteur chinois tient ces vertus des traditions. Les empereurs ont toujours favorisé le laboureur, qui symbolisait à leurs yeux la production et la richesse de leur pays ; il était aussi, pour eux, l'image du peuple paisible qui travaille, par opposition aux marchands des villes qui peuvent, à l'occasion, devenir turbulents et causer des soucis aux gouvernants.



Et il y avait peut-être plus qu'un rite dans les gestes symboliques de l'empereur labourant, de ses propres mains, à la cérémonie annuelle pour la production des grains qu'il déposait ensuite, en offrande, au temple des ancêtres. La forme du gouvernement a changé, mais la bienveillance de l'Etat pour les choses de la terre s'est perpétués.

La Chine possède toutes les cultures, les produits de la terre y sont extrêmement variés. Mais le vrai centre agricole de la Chine, c'est-à-dire les cinq provinces du Tchéli, de Chan-Tong, du Ho-Nan, du Ngai-Haei et du Yang-Tseu, immense plaine basse extrêmement fertile à la culture facile. Malheureusement, la nature même de son sol, son niveau peu élevé favorisent les ravages de l'inondation, le fléau périodique redouté de la population agricole. Cette région, au climat tempéré, ne produit pas les cultures industrielles connues de la Chine : soie, thé, canne à sucre, coton, etc. Ce sont là production de la Chine méridionale ; par contre, on y trouve le blé, le riz, le maïs, l'orge, le sarrasin, le sorgho, les haricots etc De plus, cette région est le verger de la Chine ; tous nos fruits s'y rencontrent : pommes, poires, pêches, prunes, raisins.

Le paysan, attaché à la terre, la cultive pour lui et pour les siens. Pas de grandes entreprises agricoles. C'est le travail individuel et la main-d'œuvre familiale. L'homme vit de son travail et au jour le jour ; quand l'année a été bonne, il entre un peu plus d'aisance dans la famille, c'est-à-dire que l'on comptera moins les rations alimentaires, et cela suffit à ce peuple aussi philosophe que paysan. Mais que la sécheresse ou l'inondation s'abatte sur ses terres, la famille, qui n'a jamais de réserves ou d'avances, est dans la misère jusqu'à la saison prochaine.

Malgré le travail acharné de ses habitants, malgré la densité de sa population, la Chine, réservoir inépuisable de céréales et de fruits, est, au point de vue agricole, pauvre et arriérée. Beaucoup de terres restent en friche. D'après les dernières statistiques, la superficie totale des terres mises en cultures pour le riz, le blé, les fèves, les mûriers, le thé, le coton et le chanvre représentent la dixième partie de la superficie totale du pays. Rappelons, pour la comparaison, que, dans les pays européens, les terres cultivées forment environ la moitié du territoire total.

Cette infériorité est due à des causes diverses, d'abord aux archaïques méthodes agricoles, en outre, la propriété extrêmement morcelée se prête peu au déploiement des coûteuses machines étrangères.

Si l'outillage est primitif, la routine est grande. Le paysan chinois ignore les engrais chimiques, l'engrais humain lui suffit ; quant aux méthodes scientifiques, il n'en a cure. Puis, l'absence de forêts ; le Chinois imprévoyant n'a pas de système forestier, il n'élève pas plus d'arbres qu'il n'élève de troupeaux. Les seules forêts qui existent sont des forêts naturelles, et encore sont-elles soumises à un déboisement désordonné qui tend à transformer en désert les parties jusqu'ici recouvertes d'arbres. La Chine en est arrivée à manquer de bois de chauffage, elle est obligée de faire venir son combustible de fort loin et à grands frais.

Ni bétail ni bois, que l'on mesure les pertes inouïes causées à l'agriculture par l'absence de ces deux sources de revenus.

On retrouve ce manque de méthode dans la non-protection contre les catastrophes, inondations et sécheresse, cause de disettes et de la misère de ce peuple travailleur, mais manquant d'organisation.

Après avoir, dans un succinct résumé, montré la situation politique de cet immense empire, énuméré ses ressources industrielles et sa physionomie agricole, il est nécessaire de donner un aperçu moral et religieux. La doctrine de Confucius règne encore sur la majorité du vieil Empire du Milieu.

La Chine, par divers traités qu'elle a signés avec les puissances étrangères, s'est engagée à respecter les établissements religieux étrangers ainsi que la pratique des différents cultes. C'est le traité de Tientsin de 1858, qui règle pour la France la question des missions religieuses en Chine.

Depuis la révolution de 1912, la Constitution du gouvernement de la République chinoise a reconnu la liberté de la religion par l'article 12, qui dit textuellement : « Les citoyens de la République de Chine ont la liberté d'honorer Confucius et de professer des religions sans subir de restriction, sinon conformément à la loi. »

La Chine catholique est divisée en cinq « régions », lesquelles se subdivisent en 39 « vicariats apostoliques » (y compris la Thibet et la Mongolie). Les Congrégations suivantes sont réparties dans ces vicariats. Les Missions étrangères de Paris, les Franciscains, les Lazaristes, les Dominicains, les Jésuites, les Capucins, les Missions étrangères de Milan, la Congrégation des Pères de Scheut, la Congrégation de Steyl, les Missions étrangères de Rome, l'Ordre de Saint-Augustin, la Congrégation de Saint-François-Xavier de Parme, les Bénédictins de Sainte-Odile, les Pères Salésiens.

D'après les statistiques de 1923, l'état des missions catholiques est le suivant : 57 évêques, 1 481 prêtres européens (y compris les procures), 1 071 prêtres indigènes.

Le nombre des chrétiens, pour la Chine entière, est de 2 208 000. Dans ce chiffre ne sont pas compris les catéchumènes ; il est en augmentation notable, si l'on songe que les statistiques de 1903 n'accusaient que 890 000 chrétiens environ. C'est la première et la troisième « région » qui fournissent le plus grand nombre d'adhérents au catholicisme, avec respectivement 857 736 et 639 816. Ce sont les « régions » qui renferment Pékin, Pao-Ting et toute la province de Tchéli, pour la première ; Nankin, Changhaï, la partie centrale et inférieure de la vallée du Yang-Tseu pour la troisième.

Les œuvres scolaires des missions catholiques sont extrêmement prospères. De nombreuses écoles (élémentaires, supérieures ou spéciales) attirent la clientèle chinoise et souvent l'enseignement y est donné sans distinction de confession ; c'est le cas de l'Université l'Aurore, à Changhaï, par exemple. Parmi ces écoles, citons : le collège français des Frères Maristes à Pékin, ouvert en 1891, le collège des Maristes à Tientsin, les collèges du Honan et du Yunnan, l'Institut des hautes études industrielles et commerciales à Tientsin, Kong-Chang-Ta-Hiue, ouvert en 1923, le collège des Jésuites de Zi-Ka-Wei, auprès de Changhaï, fondé en 1850, avec une bibliothèque de 35 000 volumes, enfin l'Université l'Aurore, à Changhaï, dirigée par les Jésuites, ouverte en 1903.

Pour l'enseignement des jeunes filles, les Jésuites ont fondé, sur le territoire de Zi-Ka-Wei, un établissement analogue à celui de l'Aurore, l'Etoile du Matin.

C'est également près de Changhaï, à Zi-Ka-Wei, que les Jésuites ont établi l'Observatoire, renommé dans tout l'Extrême-Orient.

Quelque effort qui ait été fait, et il est important et méritoire, il ne faut pas oublier que le total des chrétiens n'atteint pas 2 millions et demi, alors que la population officielle de la Chine dépasse 430 millions d'habitants. Lorsque les questions européennes seront à peu près réglées, les yeux du monde entier se tourneront vers la Chine, dont le démembrement est une question d'années.

Un ouvrage remarquable

La voix de Pierre, pour l'indépendance du Pape, par le R. P. E. Dublanchy, S. M. Un vol. in-8° de 190 pages. Prix, 6 francs; port, 0 fr. 65. — Maison de la Bonne Presse, 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

FEUILLETON DU 5 OCTOBRE 1926 — 31 —

Les aventuriers de la mer

Le commandant n'a à prendre conseil que de lui-même, pour faire d'un volontaire un officier. Les sous-officiers sont répartis en différents postes. Les soldats et les matelots tendent le soir dans l'entrepont leurs hamacs qui, le jour, sont pliés sur les bastingages du centre, sous des toiles cirées, à moins qu'on ne les expose à l'air et au soleil, sur des cordages. Dans l'entrepont aussi, les pauvres diables prennent leurs repas, fort substantiels et composés de denrées choisies avec soin par le commandant, très soucieux de leur santé. L'ordre est nécessaire à l'équilibre de toute association ; sur un vaisseau, c'est une question de vie et de mort. Le balayage et le lavage occupent un équipage autant que la manœuvre des voiles.

. . . . . .

L'*Endeavour* avait passé devant le fanal d'Eddison, une tour si haute qu'elle oscillait sous l'assaut des vents et des flots. Ses gardes solitaires restaient parfois trois mois privés de communication avec la terre. En péril comme des navigateurs, ils étaient les derniers à saluer ceux qui partaient.

La boule rouge du soleil couchant commençait à plonger dans la mer sous une barre de nuages.

— Une belle soirée, mes enfants, dit John Gilbert, la plus belle que j'aie vue depuis longtemps. La brise est jolie, la mer est gaie, l'*Endeavour* saute comme un bélier, et nous allons, Dieu sait où, mais très loin et tous les trois ensemble. Un fameux métier, celui de marin.

— Ah ! père, que c'est vrai ! s'écria Louis.

— Et que direz-vous de l'art du peintre? demanda fièrement Henri.

— Quand un artiste est en même temps un homme de courage comme mon Henri, il est bien près d'être ce qu'il y a de meilleur au monde, répondit le père. Ah ! je suis bien fier de mes fils.

Les deux frères, tendrement, joyeusement, lui prirent chacun un bras. Tournés vers le couchant, éclairés de sa lumière pourpre, ils étaient groupés comme pour un tableau.

Agé d'une cinquantaine d'années, John Gilbert avait les muscles et la démarche d'un homme plein de force ; mais son visage aurait été celui d'un vieillard sans les belles dents et la bouche bien rouge. Louis lui ressemblait ; seulement, les yeux bleus, si limpides chez le fils, étaient injectés de sang chez le père, avec des paupières meurtries, aux cils usés. Le fils avait d'épais cheveux blonds, le père n'avait plus qu'une couronne de cheveux gris, et son front, labouré par les peines de la vie, semblait recéler de l'ombre. De même taille que Louis, il paraissait plus grand, parce qu'il portait haut la tête avec un air d'autorité. Il avait vaincu de terribles difficultés, commandé à des esclaves, à des aventuriers, et il semblait tout prêt à se roidir encore contre le destin. A certains, il inspirait la crainte ; à d'autres, l'antipathie. Ceux qui se connaissaient en hommes l'estimaient et se fiaient à lui. Personne, cependant, n'entrait dans son intimité et ne lui donnait le nom d'ami. Ses fils seuls savaient ce que valait son cœur. Il parlait peu, et son laconisme, quand on l'interrogeait sur lui-même, décourageait les plus osés questionneurs. Il avait donné à Cook des preuves de ses capacités et de sa science navale ; mais le commandant ne savait où il était né. Il laissait entendre qu'il était un enfant trouvé dans les forêts du Canada. Ses fils n'avaient point obtenu qu'il précisât son rôle dans la sanglante querelle de la France et de l'Angleterre.

— Mes enfants, j'ai écrit pour vous l'histoire de ma vie. Mais le moment n'est pas venu de vous la remettre.

Ce premier soir de leur grand voyage, Louis lui dit :

— Père, avez-vous emporté avec vous ce manuscrit de vos confidences ?

— Oui.

— Quand nous serons en haute mer, ne permettrez-vous point que nous le lisions enfin ?

— Peut-être, dit John Gilbert, en pâlissant.

Puis, levant la tête vers le ciel illuminé et prenant les mains de ses fils :

— Rappelez-vous cette heure divine pour ne jamais désespérer, quelles que soient les souffrances qui puissent vous atteindre. Mes enfants, j'ai été le plus malheureux des hommes, oui, imaginez ce qu'il y a de pire, et vous n'arriverez pas au fond de ma misère passée. Eh bien ! en vérité, la vie est bonne, qui nous donne des moments comme celui-ci, et Dieu est bon qui me permet de serrer dans mes bras des fils tels que vous.

. . . . . .

L'Atlantique fut traversé, et l'on arriva sans encombre sur les côtes du Nouveau Monde, en vue de Rio de Janeiro. Ayant fait voile vers le port, le commandant envoya son lieutenant, M. Hicks, à la ville, demander un pilote et prévenir le gouverneur de son désir de s'approvisionner de vivres et de rafraîchissements. Il lui fut permis de séjourner dans la rade, où il demeura trois semaines. La veille du départ, un paquebot français apporta des lettres.

Il y en avait une pour Henri de Mlle de Chérancé.

Monsieur,

Dans votre billet daté de Plymouth, vous me dites n'avoir point reçu de réponse de moi. J'en suis, non pas étonnée, car les infidélités de la poste sont fréquentes, mais contrariée. Je fais diligence et je prie Dieu pour que la présente vous joigne à Rio de Janeiro. Accusez-m'en réception immédiatement, afin que je sois rassurée.

Soyez certain qu'il ne se passe pas de jour que je ne vous recommande à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère, patronne des navigateurs.

Quoique fille de marin et d'un caractère aventureux qui me fait aimer le voyage, mon cœur se serre à la pensée des dangers auxquels vous vous trouvez exposé. J'en ai perdu la gaieté de mon âge. Mon père s'en aperçoit et s'en inquiète. Je lui dis qu'il se trompe, que si je deviens plus grave, c'est que je prends de la raison, les belles choses qu'il me fait voir mûrissant l'esprit. Il secoue la tête d'un air de doute.

Si je ne me confie pas à lui tout de suite, c'est qu'il croirait de son devoir de me faire des observations et de me donner des conseils. Il me serait très pénible de m'entendre dire qu'une jeune fille bien née ne se souvient pas aussi longtemps que je fais d'un jeune homme inconnu. Je ne saurais que lui répondre, et cependant le fait est là : vous n'êtes pas un étranger pour moi, vous que j'ai si peu vu, et je suis certaine que mon amitié n'est pas une faute et que mon cœur ne déroge point en s'accordant au vôtre.

Mais, Monsieur, que cette promptitude à convenir de mes sentiments ne vous donne pas mauvaise opinion de moi. Si, au lieu de passer un près de l'autre, en allant dans deux directions opposées, nous avions fait route ensemble, vous n'auriez pas su avant mon père ce que j'éprouve pour vous.

Je vous autorise à m'écrire longuement et directement. Si votre lettre tombait entre les mains de mon père, je ne la désavouerais point, et ainsi aurait lieu mon explication. Mais nous ne pouvons concevoir que des espoirs lointains. Mes parents ont l'orgueil de leur nom. Si je ne dépendais que de ma mère, je considérerais mon bonheur comme impossible.

Faites de grandes actions, Monsieur, des actions héroïques ou des chefs-d'œuvre qui rendront votre nom cent fois plus célèbre que celui d'un marquis. Un homme pourvu d'un titre a le droit de rester ignoré, mais non un roturier qui veut se faire accepter pour gendre par M. de Chérancé.

Hélas ! il sera bien long, le voyage où vous emmènent MM. Cook et Banks. J'ai lu de beaux romans où des amants se sont attendus vingt ans. J'ai lu aussi *la Vie Nouvelle*, de Dante, où le poète aime pour l'éternité la dame qu'il ne vit que trois fois.

A Dieu, Monsieur... A Dieu !... Ces deux mots sont la suprême consolation de ceux qui se quittent : Dieu, l'infaillible rendez-vous.

MARGUERITE DE CHÉRANCÉ.

Méditer devant une feuille de papier blanc ce que l'on va dire à la bien-aimée, quelle joie céleste !... Un baiser à une autre sorte de félicité, mais n'exalte pas plus que cette page sur laquelle vont s'inscr